

L'ŒIL DE VERRE

Une chose semblait certaine : le vingt-cinq avril mille neuf cent soixante-quatorze, bien avant sept heures du matin, Celestino attacha sa cartouchière à sa taille, mit son Browning en bandoulière, vérifia son tabac et le papier à cigarettes, oublia sa montre accrochée au clou qui retenait également un calendrier, et sortit. Le ciel commençait à s'éclaircir. Ou peut-être pas. En plus des mouillettes au café au lait, Celestino s'était envoyé sans mal deux gorgées de gnôle. La première, pour les aigreurs d'estomac. La seconde, pour les pensées cafardeuses, car c'était, comme le suggérait toute sa physionomie, un homme enclin aux mélancolies prolongées.

Aux environs de onze heures du matin, ceux qui vivaient au rythme de la cruelle arithmétique des boisseaux, clisses, moissons, lunaïsons, du paludisme, des marées et des gelées n'avaient encore senti aucun vent de changement. Dans les champs, hommes et mules déchiraient la terre en d'irrépréhensibles géométries, pendant que dans la pénombre des étables, bercées par des litanies que tissaient seules leurs lèvres, les femmes remplissaient les mangeoires des porcs,

des chèvres, de leurs enfants. Et si quelqu'un avait eu le culot d'interrompre leurs pénibles besognes pour leur annoncer qu'en ce moment précis le président du Conseil des ministres du Portugal se trouvait retranché dans une caserne de Lisbonne, encerclé par des soldats qui exigeaient sa reddition, il aurait sûrement obtenu, en guise de réponse, un regard d'une indifférence absolue.

Dans ce petit village au nom de mammifère, coincé au pied de la montagne de Gardunha, tourné vers le sud sans en avoir conscience, la maison du docteur Augusto Mendes faisait figure d'exception à ce total désintéret pour le sort de la patrie, comme si la patrie était un endroit lointain. Là, dans une sorte de cabinet de crise, étaient réunies ses figures les plus illustres : Adolfo, Bocalinda, Larau, le père Alberto, Fangaias, et, bien sûr, le maître de maison, le docteur Augusto Mendes.

Quand dona Laura vit la maison se remplir de bouches à nourrir – et pressentit que cette histoire de coup d'État était une affaire qui prendrait du temps –, elle se hâta en direction de la basse-cour, d'où elle revint armes et cadavres à la main, avec les deux premières victimes de la révolution. Et deux heures de l'après-midi n'avaient pas encore sonné lorsque, dans un exercice ostensible de pouvoir, comme si elle voulait clairement afficher que quoi qu'il se passât dans le pays, là, à la maison, tout resterait pareil, elle débrancha la radio et la télévision, ouvrit les portes-fenêtres qui donnaient sur le jardin et annonça que la *canja*¹ était servie.

1. Bouillon de poule auquel on a ajouté de petites pâtes. (Toutes les notes de bas de page sont de la traductrice.)

« Mangez, la menthe vous fera du bien à l'esprit », dit-elle au père Alberto, celui qui, parmi les illustres, se montrait le plus inquiet face aux événements. Non pas les événements politiques, la politique ne l'avait jamais intéressé. À César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu. Seuls l'intéressaient les hommes et leur âme, ce qui n'était pas rien. Et, s'il était vrai qu'il n'avait jamais nourri de sympathie particulière pour le Dr Oliveira Salazar, bien au contraire, il en allait autrement quand il s'agissait de Marcello Caetano : le professeur, le veuf, le père. Le père de la petite Ana Maria, ce trésor de jeune fille. C'était le père de la petite Ana Maria qui, depuis l'aube, se trouvait réfugié à la caserne du Carmo, dans on ne savait quelles conditions. Ce n'était plus le président du Conseil des ministres, encore moins le ministre des Colonies, ou le commissaire à la Jeunesse portugaise. C'était le père de la petite Ana Maria.

« Un homme seul, disait le prêtre, un homme bon, un homme dont on comprenait qu'il était fatigué de transporter un empire entier sur son dos. »

À l'extrême opposé de la tribune se tenait Larau, dont l'esprit était depuis sa naissance en exaltation constante, qu'il s'agît de révolution, de billards à trois bandes ou de processions du Samedi saint. Et la vision de la *canjinha* fumante n'avait pas uniquement aiguïté son appétit mais l'avait mis en verve. Ainsi, chaque fois que le nom de Marcello Caetano venait sur le tapis, ce qui se produisait au moins toutes les trois minutes, Larau avait à cœur de lui rajouter une épithète majestueuse et sonore : « Qu'il aille se faire foutre » ou « fils de gros cocu ». À quoi succédait, devant le regard sévère de dona Laura, un

contrit « que Dieu me pardonne » accompagné du signe de croix correspondant.

Mais, entre les excès de Larau et les craintes du père Alberto, personne ne savait clairement ni ce qui se passait à Lisbonne, ni la situation dans laquelle se trouvait Marcello Caetano. Et, dans ce territoire de doutes, on jetait sur la table les hypothèses les plus farfelues : il avait été assassiné dès les premières heures de l'aube ; il était mort depuis plusieurs jours, déjà ; il s'était fait la malle et tout ce remue-ménage sur la place du Carmo était pure mise en scène ; les insurgés ne savaient pas quoi faire du corps, c'était toujours comme ça ; tout parfaitement expédié, tout se passant comme prévu et après, à bien y regarder, personne ne sait quoi faire du corps – si on l'exhibe sur la place publique, si on le jette discrètement dans le Tage, attaché par des chaînes en fer avec des boulets de plomb, si on le brûle sur un bûcher place du Commerce : un merdier, voilà ce que c'était ; un coup de bluff, rien d'autre, de Marcello Caetano en personne, dans l'espoir que le peuple sorte dans la rue pour le sauver ; à cette heure, Marcelinho était déjà en train de boire des sirops de groseille dans le sud de l'Espagne, les yeux tournés vers Alcácer-Quibir ; tout dépendait de qui était derrière tout ça, c'étaient des soldats, très bien, il semble que ce soient des soldats. « Mais si nos soldats, les pauvres, disait Fangaias – et il n'avait pas tout à fait tort –, sont dans les pays d'outre-mer à perdre leurs jambes et leurs bras, à perdre la raison, comment soudain surgissent autant de soldats ? Seraient-ils russes ? Américains ? Anglais ? Français ? Et par où étaient-ils entrés sans que personne ne s'en rende compte ? »